

LA VENUS DE QUINIPILY

Une Isis gallo-romaine au cœur de la Bretagne

Sylvie CAROFF

Professeur d'Histoire - Egyptologue



La Vénus de Quinipily

Du côté de Baud¹, dans le Morbihan, vos pas se détournent des plages pour vous enfoncer dans le bocage. Une statue de pierre existe depuis longtemps et l'énigme de sa présence anima bien des calames². Surtout la plume délicate de Prosper Mérimée qui fut inspecteur des monuments historiques et antiquités nationales. De passage à Baud, il ne manqua pas cette visite qui lui susurra en 1834 son célèbre ouvrage « la Vénus d'Ille.³ » Cette statue est classée par les monuments historiques depuis le 18 novembre 1943.

Comment une sculpture égyptomaniacque en pierre dure du pays est-elle installée à Baud ? Quel légionnaire de retour au pays a-t-il fait reproduire son souvenir de la Grande déesse des Egyptiens ? Où pouvait-elle être adorée ? Qui la vénérait ? Et, finalement, n'est ce pas un beau canular, la sculpture antique trop détériorée aurait été remplacée par une copie du XVIIIe siècle ?

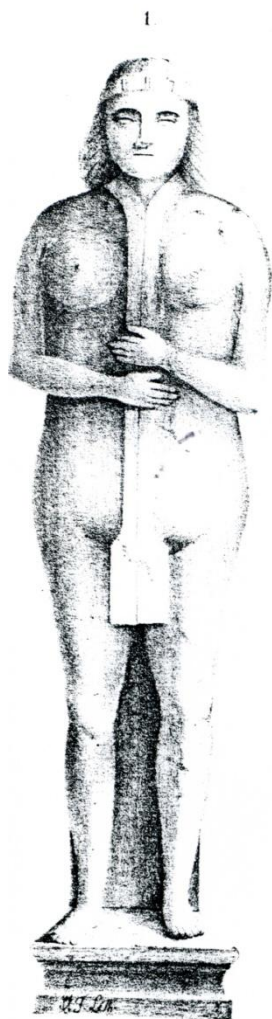
Une Isis-Aphrodite-Vénus domine un jardin

Installée dans un jardin privé, elle est nue, vêtue comme unique atour, d'une écharpe nouée. Cette écharpe lui entoure le cou puis descend au milieu du corps jusqu'à mi-cuisse. Elle décore un jardin en terrasses de ses 2,2 mètres de haut.

¹ La mairie de Baud a mis en ligne une bibliographie sur sa ville : www.mairie-baud.fr

² FLOQUET Charles, *La Vénus de Quinipily*, Keltia Graphic éditions, Spézet, 1998, 77 pages.

³ Il rédigea sa nouvelle dans le Roussillon. Un antiquaire de province montre à un voyageur archéologue des ruines antiques où on a découvert la statue d'une Vénus, à Ille [Ille-sur-Têt]. Ce texte fantastique se déroule sur quatre jours. La nouvelle fut publiée en 1837. www.ac-orleans-tours.fr/lettres/coin-cleve/venus. Sa Vénus d'Ille est grande, entière, son corps est noir, ses yeux blancs en relief, elle est nue, elle a un regard méchant et beau. Elle porte une inscription sur son socle : « Prends garde si elle t'aime. » Les analogies avec notre étude sont évidentes.



Statue de Quinipily
près Baud.

Morbihan, son histoire et ses monuments

Cayot-Délandre - 1847

Sa physionomie plutôt rondelette. Sa perruque est courte, ses cheveux ramenés en arrière maintenus par un bandeau ou diadème. Ses mains sont croisées sur son ventre. Par contre, sa poitrine est légèrement dessinée.

Cette ronde-bosse hiératique a la pose égyptienne : debout sur un socle, les deux pieds accolés, elle semble regarder l'avenir. Son piédestal ne lui permet plus de regarder les visiteurs car il nous faut imaginer qu'à son emplacement d'origine elle était au niveau de ses adeptes. Aujourd'hui, elle contemple de haut l'autre versant de la vallée du Blavet. Un pilier dorsal la tient bien droite mais il n'est pas inscrit. Que savons-nous de cette Vénus comme le note l'épithète en latin sur son socle.

Une drôle d'inscription est inscrite sur le bandeau qui lui ceint le front : certains y lisent « *LIT* » d'autres « *TIT* » : trois lettres qui nous parlent. Doit-on y lire notre nœud d'Isis, le *tit*, et ce serait pour nous un élément à mettre au dossier d'une Isis⁴. D'autant plus que nous venons de l'écrire, la statue porte une écharpe autour du cou qui est nouée et qui descend jusqu'aux cuisses.

Sous les ombrages d'une végétation océanique, les lichens l'envahissent et la couvrent d'une parure naturelle verdâtre qui doit ronger la pierre.

Pourquoi ce jardin ?

La seigneurie de Quinipily dépendait de la vicomté (puis duché) de Rohan. Un château y est bâti au XVe siècle. Quinipily signifierait « montagne de pierres ».

A proximité de la voie romaine reliant Locmariaquer à Carhaix, ce vieux castel devait se localiser sur la colline qui surplombe aujourd'hui notre statue. Une chapelle dédiée à saint Michel au-dessus de cette résidence a elle aussi disparu mais une fontaine et un lavoir existent toujours; c'est la fontaine qui alimentait le dispositif de notre statue-fontaine.

Notre sculpture a été déplacée car on la cite à **Castennec près de Saint-Nicolas-des-Eaux** à 15 km plus au Nord, sur la commune de Bieuzy-les-Eaux. Divinité païenne en rapport avec une source et les eaux, ceci n'a rien d'original.

Un moine de Saint-Gildas de Rhuy s semble le premier à en avoir parlé dans son manuscrit de **1668** conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris :

« Proche du timbre il y avait sur une petit butte élevée une statue de pierre de grain, qui représentait une femme debout, toute nue, haute de sept pieds, qui était certainement l'idole de la Déesse Vénus. Cette figure était plantée là de temps immémorial, et la populace l'appelait communément la Vieille de la Couart ou Couarde et y avait duré jusqu'en 1660... »

Cette colline est un oppidum gallo-romain et en contrebas, s'élevait la cité gauloise de Sulim.

La statue se nommait en breton « *Ar groareg* » : « femme de fer » ou « *Groach Hoart* » : « la vieille gardienne ». Selon des sources du XIIe siècle, « *Guarda* » est le nom latin de l'oppidum qui lui donna ce surnom de « *gardienne* ».

⁴ Je ne connais pas d'exemple où le mot « *tit* » serait écrit sur une ronde-bosse. Le nœud étant lui-même un hiéroglyphe se lit sans adjonction d'aucune sorte.

La Vénus de Quinipily – Une Isis gallo-romaine au cœur de la Bretagne

Son histoire est officiellement connue par un manuscrit conservé chez le notaire de Baud, M. Blaise et recopié vers 1840 par M. Bizeul⁵.

« Dans la paroisse de Bieuzy, évesché de Vannes, proche du pont de Saint-Nicolas-des-Eaux, il y a une petite montagne qui est presque entourée de la rivière de Blavet. Il y avait sur cette montagne une statue antique, grossièrement taillée, qui représentait une grosse femme d'environ sept pieds de hauteur. Le vulgaire l'appelait en breton Groa Hoart, qui veut dire en français « la vieille gardienne ». Il y avait auprès de cette statue une fort belle pierre ou bassin qui peut contenir près de deux pipes d'eau »... « Les hommes se voyant atteints de maladies, comme catarrhes et rhumatismes allaient y toucher les membres infirmes. Les femmes relevées de couches s'y faisaient faire des bains dans le bassin pour être rétablies. Les filles qui avaient envie de se marier faisaient aussi leurs offrandes d'une manière indécente, pour obtenir leurs souhaits. »



Les hommes atteints de catarrhes et de rhumatismes allaient la toucher de leurs membres malades et les filles en âge de se marier lui faisaient des offrandes. Mais, il est stipulé de manière indécente. Or, nous connaissons des statuette d'Isis dans une position indécente : les jupes relevées, elle montre son sexe avec les jambes écartées (nous en reparlerons plus bas).

En 1661, on lui voue donc ce culte païen ou populaire qui lui vaut l'anathème lorsqu'une mission catholique traverse la paroisse de Baud. Elle est jetée dans le Blavet à la requête de l'évêque de Vannes, Charles de Rosmadec, par le comte Claude de Lannion. En 1664, ses dévots l'en retirent et à nouveau, elle redevient un objet de culte populaire. En effet, des pluies continuelles ont endommagé les récoltes et dans un contexte de société agraire, l'idée germe que les dieux sont fâchés.

Le moine de Saint-Gildas relate ses « relevailles » :

« En l'an 1664, l'agent de la Maison de Kervent fit tirer la statue de la rivière, avec grande peine, et à la force de plusieurs paires de bœufs, et la fit mettre sur la terre où elle est pour ce jour'hui couchée sur le dos et se voit au bord de la rivière ; mais mutilée en plusieurs parties de son corps à coups de marteau, et néanmoins peut-on encore aisément connaître que c'était véritablement la figure de Vénus, par l'épithète de callipyge que les poètes lui ont attribuée . »

L'évêque de Vannes averti par ce moine demande à nouveau qu'on détruise cette idole. Des ouvriers requis par le comte sont confrontés à une émeute et donc en 1670, ils la mutilent : on burine ses joues et ses formes indécentes ; d'autres parlent d'un sein et d'un bras. On la noie de nouveau et ceci pour 34 ans !

Le comte de Lannion fit une chute de cheval lors d'une chasse, vers 1672 qui lui fit perdre l'usage de la parole pendant 24 heures. Les paysans eurent tôt fait de l'imputer à une vengeance de leur déesse. Or, les temps ont évolué et ces habitants la nomment désormais

⁵ « Notice manuscrite du XVIIIe siècle, extraite d'un inventaire général des titres des seigneurs de Camors et de Quinipily, déposée dans l'étude de M. Blaise, notaire à Baud et copiée par M. Bizeul, vers 1840 » : ce manuscrit a disparu.

La Vénus de Quinipily – Une Isis gallo-romaine au cœur de la Bretagne

«*Notre-Dame-de-la-Couarde*» : nous savons que les noms des divinités varient et que des objets sacrés voire des lieux de source druidique sont devenus l'emplacement d'églises chrétiennes.

En 1695, Claude de Lannion décède et donc son fils, Pierre Lannion, devient « *seigneur de Quinipily* ». Militaire, la fin de la guerre d'Augsbourg, lui permet de rentrer en 1698.

Une nouvelle demeure est construite au-dessous du vieux château sur une terrasse, et ce dernier servit de carrière. Deux dessins au crayon de L.-F. Cassas (1756-1827) rendent



Vue du château de Quinipily du côté de la petite rivière – Dessin de L-F Cassas – 1776 (*Document DEIG*)

compte de ce que fut ce logis mansardé à deux étages. Alors, désirant embellir son domaine, il entend parler d'une auge de granit de grande dimension sur la montagne de Castennec en Bieuzy, et bien entendu, de la statue toujours immergée. Le propriétaire de la métairie de la Couarde lui propose de lui vendre les deux objets. Le 5 juin 1698 pour deux louis d'or payés comptants, le marché est conclu.

En premier, le comte a fait rechercher la statue antique qui ressort des ondes. Il l'a fait retailler et il l'amène pour orner le parc de son château de Baud. Les sources nous citent le chiffre de 230 paires de bœufs chargés du voyage de l'idole du canal du Blavet jusqu'au parc. Pour l'avoir fait retailler, certains ont stipulé qu'il avait fait installer un faux dans son parc.

Reprenons l'inventaire de 1840 :

«... Mais M. le comte de Lannion étant de retour de la guerre après la paix de Riswich, l'a fait retirer à son château de Quinipily comme une pièce curieuse et antique. Il l'a fait depuis retailler et ôter ce qu'elle avait d'indécent dans sa forme. »

La requête de Pierre de Lannion du 25 avril 1700 au parlement de Bretagne, au sujet de l'affaire judiciaire dont nous parlerons dans quelques lignes, stipule ce qui suit :

« ... qu'il y avoit autrefois une statue de Vénus, auprès de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Couarde, devant laquelle quelques esprits faibles commettaient des idolâtries. Ce qui fit que le révérend evesque de Vannes la fit casser et jeter dans la rivière du Blavet, il y a environ cinquante ans. »

...que sur les terres de la dite métairie de la Couarde, il y avait aussi une auge de pierre assez belle qui appartenait à M. Charles Carrion, sieur des Couteaux, il lui auroit fait demander s'il vouloit lui vendre ; et le dit Carrion, étant venu à Quinipily, auroit appris à l'exposant, non seulement que ladite auge luy appartenoit, mais encore ladite statue et que, si elle estoit encore en état de pouvoir estre taillée pour lui donner quelque figure honneste, il estoit prêt de la vendre à l'exposant. »... « Que l'exposant auroit en conséquence fait tirer de la rivière de Blavet la statue de pierre et l'ayant fait apporter, il vit qu'elle estoit brisée à coups de marteau, ce qui l'obligea d'entreprendre de la faire tailler et luy donner quelque figure humaine ; mais que cela n'avait pas été possible ; car, croyant en faire quelque chose ; on avait achevé de la mettre en piesses »

Or, une fois émergée, il semblerait que la statue soit en très mauvais état et qu'elle s'effrite. Deux hypothèses voient le jour :

- 1) Notre statue est l'original mais retravaillée à la suite de son passage de 34 ans dans les eaux du Blavet. Ce qui expliquerait ses bras trop maigres qui avaient été entamés par les envoyés de l'évêque. D'autre part, le pagne aurait ainsi disparu et ne subsisterait plus que les franges à mi-cuisse du long foulard.
- 2) Ce n'est qu'une copie du XVIIIe siècle car l'original était trop détérioré. Le modèle aurait alors disparu.

Les dimensions données par le moine de Saint-Gildas sont de « sept pieds » soit 2, 27 m or, aujourd'hui, la statue seule, mesure 2 m 20 de haut.

Encore un rebondissement !



L'auge dans le jardin de Quinipily

Allaric, sieur de Kercaire, procureur fiscal du duché de Rohan avise son duc de l'enlèvement de l'auge et de la statue. Le duc-évêque de Rohan assigne le comte le 4 avril 1700 par voie d'huissier devant la juridiction de Pontivy. Le comte en appelle au parlement de Bretagne. Le dossier est transféré, et le 15 avril, le Parlement renvoie l'affaire au présidial de Vannes. Le comte envoie une requête le 25 avril (celle citée ci-dessus) Mais, le duc sachant que le comte est gouverneur de Vannes en requiert au parlement ; ce dernier statue le 21 janvier 1701, il le déboute et condamne l'évêque-duc de Rohan à payer les frais de justice.

L'auge qui se trouvait devant la chapelle de Notre-Dame de la Couarde est transportée « trainée sur de gros rouleaux par quarante paires de bœufs depuis le domaine de la Couarde à Quinipily ». Les dimensions du lavoir sont de 2 m10 de long sur 1 m 78 de large et 1 m 08 de haut ce qui

lui donne une capacité de 3300 litres. Elle devint le décor d'une fontaine monumentale. On voit encore l'auge, un monolithe de granit à ses pieds. On peut imaginer que certainement c'était la cuve qui se trouvait devant elle quand elle était exposée à l'origine dans une niche ou la niche elle-même qui lui servait de présentoir. Les pèlerins venaient y déposer des offrandes que recueillaient les moines du prieuré voisin lorsqu'ils desservaient la chapelle du château. Une fontaine remplit de pièces de monnaie ; voilà bien un culte qui perdure ! En 1779, Jean Ogée, ingénieur-géographe « ...il n'y a pas encore cinq ans qu'on trouva des pièces de monnaie dans une espèce de bassin qui est devant elle. »

L'eau était amenée par tuyaux de sources et s'écoulait dans le bassin par une gargouille.

La statue et le réceptacle sont en granit. Le piédestal sur laquelle repose cette sculpture est incontestablement du XVIII^e siècle comme l'indique l'inscription latine qu'on y a apposée. Ce socle mesure 40 cm et a été sculpté dans du granit⁶.

Ce seigneur fait inscrire sur le socle un texte moderne incontestablement et qui serait de la plume de son cadet, prêtre et donc, versé en latin.

Côté ouest : « *Erigée à Vénus par Caius Julius Cesar* »

Côté sud : « *Vénus, oracle des Armoricains, Jules César étant chef, Caius Claudius Marcellus et Lucius Cornelius Lentulus consuls, l'an de Rome 705. Soit six ans avant Jésus Christ.* »

Côté est : « *César, après avoir soumis toute la Gaule et pris le titre de dictateur, après avoir passé dans la Bretagne, non seulement se couronna lui-même par ses victoires, mais couronna sa patrie avec lui.* »

Côté nord : « *Pierre, comte de Lannion, ayant arraché à la superstition cette divinité païenne, vénérée jusque là par les peuples, ordonna quelle fut placée en ce lieu. L'an du seigneur 1696.* »

Prosper Mérimée avait été chargé d'une mission archéologique par Louis-Philippe en Bretagne : au sujet de ces inscriptions dans ses *Notes de voyage en 1836*, on peut lire : « ...ont bien le cachet de toutes les inscriptions apocryphes ; style prétentieux indication exacte de la date et de l'origine, etc. elles ont toutes l'air d'avoir été fabriquées en même temps que la statue. Le gentilhomme breton a pu dire à son maçon : fais-moi une Vénus antique. Combien de faux antiques ont pris naissance à cette époque, où le goût de l'antique s'était répandu avant que la critique se fût perfectionnée ? ».

Et la Révolution ?

Ne semble pas avoir touché notre statue ni sa fontaine. Le dernier propriétaire, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt émigra aux Etats-Unis d'Amérique en 1792. Bien national, le château est vendu en 1795 à M. Giraldon, Cet Auvergnat achète le domaine et comme entrepreneur de travaux publics, il fait démolir le château. Mais en 1801 existaient dans les ruines, **deux colosses**. En 1804, les ruines sont vendues à « *un maître-maçon de Plumelin nommé Kergoustin*⁷ ». Le château rasé, il fait transférer au village de Bot-Coët près de Locminé où il réside, les deux hommes-caryatides. En 1805, on les cite comme « *des Hercules gaulois* » ou comme « *deux druides armés de la massue* » ou « *deux prêtres égyptiens* ». En 1835, Maudet de Penhouët voit « *l'ouvrage de soldats ossissmiens au service* ».

⁶ A Baud, à Quinipily, une carrière vient de fermer après 100 ans d'exploitation sur 25 ha dont 4 ha en eau (l'Evel est un affluent du Blavet). Ces dernières années on y extrayait des granulats mylonitiques et cet espace est en cours de réaménagement : www.unecem-bretagne.fr

⁷ Or, un Kergoustin est connu comme tailleur de pierre, à Baud, pour avoir sculpté à Carnac, en 1792, dans l'église Saint-Cornely, le porche latéral en pur style Renaissance du XVII^e siècle, surmonté d'un baldaquin en granit qui semble avoir été taillé dans un menhir.

de Rome, qui les avaient érigées pour figurer les gardiens ou les prêtres de la statue de Quinipily ».

En 1859, Rosenzweig parle des deux sauvages cariatides de Bot-Coët :

« On voit à Bot-Coët, deux statues d'hercules en granit, hautes de deux mètres. Elles ont été trouvées dans les décombres du château de Quinipily, où elles servaient probablement de cariatides. Ces statues grossièrement travaillées, me paraissent avoir été faites ou au moins retaillées en même temps (1696) que la Vénus et peut-être de la même main. Elles sont avec elle une analogie incontestable sous tous les rapports. »

Gustave Flaubert et son ami, Maxime du Camp circulent à pied en Bretagne, ils passent en 1847 à Baud et l'écrivain normand en raconte sa visite dans Par les champs et par les grèves publié en 1885. Flaubert visita à Locminé nos deux colosses :

« Ce sont des hommes trapus, barbues, chevelus et coiffés sur le derrière de la tête d'un bonnet en façon de pyramide tronquée. Une ceinture de feuillage leur entoure le corps, chacun d'eux tient une massue à la main gauche.... Ils n'en sont pas moins laids, archilajds, et, qui pis est, vilains. »

Ces deux colosses sont positionnés de nos jours, des deux côtés de la porte d'entrée du château du Plessis en La Couyère. Elles furent achetées en 1887 par M. de La Motte du Portal qui les transporta du village de Bot-Coët à son château du Haut-Bois à Saint-Jacques-de-la-Lande en Ille-et-Vilaine.

La Vénus aurait été transférée de sa rive sur sa fontaine pour faire pendant aux cariatides qui décoraient la façade de cette demeure...ou l'inverse ! Une ferme-manoir (écuries et communs) et quelques ruines notent l'emplacement du château de Quinipily. La fontaine Saint-Michel n'alimente plus la fontaine de Quinipily car la source est tarie depuis des travaux dans la carrière de granit voisine. Mais, de nos jours, il est parfois visible, quand les massifs de fleurs ne sont pas épanouis, une installation à plusieurs bassins⁸ : la fontaine Saint-Michel donnait sur deux bassins rectangulaires puis sur la cuve. Les bassins sont recouverts d'herbe car il n'y a plus d'eau.

Reprenons le dossier

Son association à Isis date de 1810 quand Maudet de Penhouët publie « Antiquités égyptiennes dans le département du Morbihan » où il démontre que les légionnaires du camp adoraient Isis l'Égyptienne. Il voit même dans « Bieuzy » une « Bea-Isi »

En effet, si on ouvre le dossier de l'emplacement d'origine, on note que le Sulim de la carte de Peutinger datant de l'époque de Théodose était un lieu de franchissement du Blavet, à la jonction de deux voies romaines. Ce promontoire inexpugnable au-dessus du Blavet culminait à 70-80 m de hauteur. Les deux voies romaines conduisaient l'une de Carhaix à Vannes et la seconde de Rennes à Quimper. **Aquae Sulis était une station thermale** réputée à l'époque gallo-romaine. Sulim est devenu Bieuzy.

Or, je m'interroge sur ce rôle de l'eau curative liée à un sanctuaire de source. A **Chateaubleau** en Seine-et-Marne, il existe un site archéologique présentant des caractères similaires.

A l'extrémité nord du village, entre 1961 et 1989 a été fouillé un espace religieux. Il a fonctionné du II au IV^e siècle après J.-C. Il présente un plan original : un quadrilatère renfermait une cour centrale entourée d'un portique sur trois côtés à colonnes sculptées. Les murs extérieurs nord et sud sont flanqués de deux hémicycles. Au centre de la cour se localise

⁸ www.bretagne-celtic.com : Baud est particulièrement riche en fontaines curatives.

un bassin rectangulaire séparé en deux par un mur. Des escaliers permettaient d'y descendre. Le sol et les parois étaient tapissés d'un mortier de tuileau recouvert de plaques de calcaire fin pour l'étanchéité. De nombreux ex-voto y ont été découverts : monnaies, plaquettes de bronze en forme d'yeux, statuettes en terre cuite. Comme par hasard, Chateaubateau : *Riboé* est nommé sur la carte de Peutinger et se situe sur une voie romaine, la Via Agrippa, reliant Lyon à Boulogne-sur-Mer. Ce bourg semble une création romaine car il n'y a pas de trace d'occupation gauloise. L'essentiel du site est en rapport avec des relais de poste, on y changeait de cheval sur la route de Sens à Chailly-en-Brie. L'actuelle D 209 passe toujours par ce village⁹.

Un autre sanctuaire des eaux et en zone rurale se localise à Grand dans les Vosges, les divinités citées sont plus variées d'Apollon Grannus, Jupiter, Mercure, Esculape, Hygie mais aussi des déesses celtiques Epona et Rosmerta¹⁰.

Revenons à l'ancienneté du site d'origine de Sulim-Castennec.

Le site préhistorique est attesté par des remparts protohistoriques. Il s'y établit un camp celte puis une garnison de légionnaires. Une borne miliaire est dédiée à Volusien et à Trebonien Galle. Des thermes sont repérés à Kerven-Lanpaul ainsi qu'au moins cinq villae citées pour ce vicus en 406. Un temple à Vénus devait s'élever dans la localité. Le terme de « *maison de la Goarde* » ou « *garde* » remémore le rôle de place-forte occupée par une garnison militaire. Au Nord de la colline, une enceinte triangulaire avec des tours et un large fossé ont été relevés.

Une stèle gauloise fut trouvée aussi à Castennec qu'on nomma « *la boule de la Vénus* » ou « *boule de la déesse*. »

Le site fut réutilisé ensuite par un prieuré qui fut construit à partir des pierres du camp. C'est dans les ruines du prieuré que l'on découvrit la statue et son auge. Le château fort : Castel-Noec, installé sur une partie de l'ancienne place forte est attesté en 1066. Le prieuré a été détruit par les Normands (?) puis, rebâti par l'abbaye de Redon. La charte de 1124 du cartulaire de l'abbaye de Redon stipule que le château est ruiné quand il est donné par Alain Ier de Rohan aux moines. Des travaux routiers en 1840 ont traversé des amas de granit taillé et appareillés et des murs de 3 à 4 mètres d'épaisseur.

En contrebas, saint Gildas s'établit dans une grotte avec son disciple saint Bieuzy vers 538. Une chapelle est toujours visible à cet endroit.

En conclusion : que pensez ? Une statue de culte de toute antiquité !

Ainsi, si nous résumons, **ce monolithe de granit imposant de taille colossale**, a dû constituer le cœur d'un sanctuaire antique. Les ruines de ce dernier devaient se localiser au centre du camp romain installé sur un lieu d'occupation préhistorique. Le nom conservé par les populations locales de **Vénus**, puis de **Notre-Dame-de-la- Garde** semble légitimer l'ancienneté d'un culte à une divinité féminine en rapport avec les femmes, nouvelles mamans, jeunes filles en âge de se marier. Une statue de fécondité... mais la faiblesse de sa poitrine nous renvoie aux magnifiques statues gréco-romaines où la mode de l'époque façonnait de petits seins aux déesses dénudées.

D'autre part, **une divinité guérisseuse** pour les mâles : rhumatismes, catarrhes et une entité des eaux. La culture populaire date de nos ancêtres les Gaulois.

De plus, la **présence de pièces de monnaie** jetées dans l'espoir de voir un vœu s'exaucer est aussi classique¹¹. Mais, une autre pratique existait consistant à jeter une pièce

⁹ www.archeo.fr/chateaubateau/fouilles-1.htm visible sur maps.google.fr

¹⁰ « Grand Prestigieux sanctuaire de la Gaule », Les Dossiers d'archéologie n° 162, juillet-août 1991, « Le sanctuaire de l'eau » p38-41 et « divinités et cultes antiques » p.42-49. Un culte par incubation est lié à une guérison par Apollon puis une sainte Libaire vint s'installer en ces lieux.

de monnaie dans l'eau pour connaître le saint vers qui se tourner quand on avait un mal, la Vierge faisait fonction de généraliste. Se rendre sur place est la meilleure chance de guérison, on se rend donc en pèlerinage thérapeutique dans la localité où le saint est vénéré.

Sainte-Anne-d'Auray est le grand pèlerinage breton depuis 1625. Cette vénération récente mérite qu'on s'y intéresse. Un laboureur breton, Nicolazic découvre une statue de sainte Anne : le schéma de l'invention est identique partout : on découvre une statue dans un tronc, sous terre ou près d'une fontaine, et l'inventeur est une bergère ou un paysan.

Le « voyage » est long et coûteux s'il est éloigné. Mais, le nombre effarant de pèlerinages locaux insiste sur un besoin réel et populaire. L'endroit suit un topos : un lieu isolé, une grotte, le sommet d'une colline ; le saint a fait jaillir une source ou une fontaine. Une chapelle construite sur place est le signe matériel de la reconnaissance par le clergé. Les rites sont là aussi identiques partout : on s'immerge ou on se purifie par une ablution avec l'eau salvatrice ou/et on vénère la statue en la touchant. Si, on y vient pour autrui, on trempe un linge dans l'eau ou on la pose sur la ronde-bosse, ce linge sera ensuite placé sur le patient au retour du visiteur. En contrepartie, en Basse Bretagne, les saints peuvent être fouettés s'ils n'ont pas guéri...

Deux éléments sont à détacher pour l'objet de notre étude : d'une part, les hommes la touchent mais, les femmes sont, elles en rapport avec l'eau de la fontaine. Une étude plus poussée sur le sexe et la pratique dans nos régions serait à mener.

Une évidence s'impose, il nous faut dissocier la statue colossale de la fontaine et de ses eaux miraculeuses. La construction du prieuré localisé sur l'ancien temple est là aussi un topos. La statue n'a pas pu être réutilisée par le christianisme en l'état car ce corps est nu. Je pense que le lavoir de 2,10 m de long était à l'origine, la niche dans laquelle on exposait la divinité, **un naos de granit** de même pierre que la ronde-bosse de deux mètres de haut¹².

On a couché la niche qui est devenue un bassin pourquoi pas pour le baptême par immersion aux premiers âges de la conversion à la foi chrétienne par des moines missionnaires. Destruction d'un temple païen, réutilisation du site sacré et des pierres de l'antique édifice puis : « coucher » un objet de culte est symbolique.

Nous savons que la Bretagne était sur la route du moine irlandais saint Colomban¹³. Nos sources ne nous parlent que du prieuré et de ses desservants, des moines de Saint-Gildas-de-Rhuys.

La France est inondée de sources et fontaines miraculeuses¹⁴ et donc sacrées : environ 2000. Pour la seule Bretagne, seulement deux cents inventoriées de nos jours.¹⁵ Mais les

¹¹ Hebergement.ac-poitiers.fr/c-fr-niort/sainteanne.htm : La fontaine Saint-Martin de Niort recevait ce don des jeunes filles qui désiraient se marier dans l'année.

¹² Il serait intéressant d'analyser ce granit et d'en connaître l'origine.

¹³ L'itinéraire classique fait passer ce moine irlandais par Nantes et Dol, sa pérégrination au tournant des VI^e et VII^e siècle est relatée dans « *la Vie de saint Colomban* » (642) ce récit hagiographique est écrit à Suse par un moine, Jonas de Bobbio entré en 617 dans le dernier monastère installé par Colomban qui meurt en 616, sa pérégrination se fit avec des compagnons Irlandais et Bretons. De Vogüé A., éd. *Jonas de Bobbio, Vie de saint Colomban et de ses disciples*, Bellefontaine, 1988.

¹⁴ LEBRUN François, *Se soigner autrefois. Médecins, saints et sorciers aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Points Histoire H193, Paris, 1995, p.79-82 : cures thermales, p.93-127 : chapitre 4 La médecine parallèle : empiriques, conjureurs, saints guérisseurs.

¹⁵ Une exposition s'est tenue sur ce thème « les fontaines guérisseuses » à La Clayette, en Saône-et-Loire du 15 au 27 octobre 2007 à l'Office du tourisme accompagnée d'une conférence sur la vingtaine de fontaines guérisseuses du Charolais-Brionnais. Dans le Loiret : www.loiret.com « Fontaines sacrées du Loiret » nous remémore que souvent les saints guérisseurs en rapport avec les eaux miraculeuses sont nés de calembours : St Aignan pour la teigne, St Eutrope pour l'hydropisie, St Genou pour les rhumatismes, St Clair pour les yeux. De plus, ceux qui s'attaquent à ces saints sont punis : à Bray-en-Val, et à Chanteau, celui qui décapita St Eutrope eut la tête coupée accidentellement et le second qui avait jeté St Emérance dans les eaux mourut noyé et son

fontaines classiques bretonnes ne sont pas agrémentées d'une ronde-bosse de deux mètres de hauteur. La fontaine classique bretonne comporte un bassin, une niche et essentiellement, lors des missions de la Contre-réforme catholique, on y a apposé une croix chrétienne.

Deux spécificités se sont croisées au XVIII^e siècle quand le comte a choisi d'agrémenter son jardin, à la mode de l'époque d'une fontaine monumentale. Il est simple d'imaginer que ce grand voyageur a eu l'occasion lors de ses campagnes militaires d'en apprécier. Sa requête conservée me semble convenir à son époque, il n'aurait pas fallu qu'il soit taxé de dévotion populaire, il ne pouvait pas se permettre de conserver cette statue antique, nue, et parfois qualifiée de « sorcière » en l'état. S'il dit qu'elle était brisée et inapte à être remontée dans son parc : ceci est une clause de sûreté. Il était face à un évêque qui voulait la détruire. A-t-il rusé ?

Isis-Aphrodite-Vénus

« Isis, Mère des dieux »¹⁶ a traversé les flots de la mer pour s'établir durablement en Occident sous l'empire romain. Peu d'études ont été menées sur son implantation en Gaule et encore moins en Armorique. C'est au professeur Jean Leclant que nous devons le regard nécessaire qui fut porté sur un inventaire des cultes isiaques en Occident¹⁷.

Pour notre propos, nous citerons deux fontaines du Gard qui conserveraient des traces de leur consécration à Isis¹⁸.

La plupart des objets égyptisants proviennent du Sud de la France (Arles, Nîmes, Fourvière, Autun, Bazas). Cependant s'éparpillent deci-delà quelques shaouabtis dans le Pas-de-Calais, en Picardie, en Suisse... La Bretagne continentale recèle peu d'objets transportés par des légionnaires en garnison, des commerçants le long des grandes voies commerciales voire par des Egyptiens eux-mêmes. Certaines assertions classiques nous interpellent : Ammien Marcellin (XVI, 12, 25) parle d'un prince Sérapion en 357 à une bataille à Strasbourg, gagnée par l'empereur Julien. Ce prince alaman « Agenarich » avait été otage des Gaulois qui l'avaient initié aux mystères grecs. Le terme « grec » est ici employé pour égyptien dans le cas d'un culte à Sérapis. On voit que l'acculturation était de mise dans des contacts fructueux entre les peuples de l'immense empire romain. Suzanne Ratié a eu, elle aussi, la chance de remonter le cheminement d'un shaouabti du général Potasimto conservé à Annecy¹⁹. Elle a pu démontrer que cet objet funéraire devait avoir été installé dans une tombe le long d'une voie romaine.

Plus proche de Baud ou de Castennec, un bronze d'Harpocras Pantée²⁰ a été découvert à Carhaix dans le Finistère, datant de l'époque romaine. Dans cette ville bretonne, on peut toujours voir le pont-aqueduc gallo-romain. Ce petit objet est de nos jours, conservé au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye n° inv. 80299. Il mesure 5.4 cm de hauteur. Il est frustré, et on se demande si l'objet qui l'accompagne est une massue ou

compère qui l'avait ensuite accrochée à un arbre se suicida en se pendant ! Yves Thétiot « Les fontaines miraculeuses abondent en Bretagne » sur www.bretagne.com. L'évêché d'Aire et de Dax se vante d'avoir le plus de fontaines guérisseuses de France : 256 recensées dans le département des Landes soit 10 % des sources salvatrices de France : « 2000 christianisées » : catholique-aire-dax.ce.fr/spip.php?article942.

¹⁶ DUNAND Françoise, *Isis Mère des Dieux*, Editions Errance, Paris, 2000. Association française en ligne sur les Isiaques en France : www.etudes-isiaques.fr

¹⁷ LECLANT Jean, « Notes sur la propagation des cultes et monuments égyptiens, en Occident, à l'époque impériale », *BIFAO* 55, Le Caire, 1955, p. 173-179.

¹⁸ CLERE Gisèle op.cit. p.292.

¹⁹ RATIE Suzanne, « Un « Chaouabti » du général Potasimto au musée d'Annecy », *BIFAO* 61, Le Caire, 1962, p. 43-53.

²⁰ RICHARD L., « Harpocrate en bronze de Carhaix (Finistère) », *Orgam. Tradition Celtique XXI*, 1969, p. 310, fig. 1 -2.

une branche. Nous reviendrons plus bas, sur ce petit objet. Cet Harpocrate est à relier à Héraclès.

Un petit Osiris a été découvert dans le Finistère à Tronoën et un Harpocrate à Corseul.

Des lampes en terre cuite de saint Méнас sont aussi nombreuses sur nos terres. Mais, rien de colossal si ce n'est ce que colportent des légendes comme celle sur une statue d'Isis christianisée qui décorait l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés²¹...

L'écharpe frangée qui lui descend à mi-cuisse remémore la tenue des prêtres isiaques comme sur la statue décapitée découverte à l'Iseum de Rome.

Pour le culte populaire dont les témoignages parlent qui aurait pu être rapporté par des légionnaires de retour d'Égypte, on pense à une forme d'Isis-Aphrodite peu répertoriée mais connue par de petits objets de terre cuite ou de plomb, facilement transportables et donc aisément commercialisables. Certains sont d'Égypte, d'autres ont été découverts en Europe.

Il existait un culte à **Isis-Baubo**, moins célèbre que le culte de la Déesse-mère. Cette épithète amène des commentaires. On connaît peu de documentation : une quinzaine de cubes en pierre sont des moules qui permettaient de fabriquer des objets différents qui pouvaient se vendre individuellement. Les reliefs dans le creux étaient remplis d'argile et ensuite on les cuisait. Les six faces sont des scènes d'offrandes et forment une suite. Nous sommes plus interpellés par la statuette de femme nue accroupie dans une position soit d'accouchement mais plutôt dans une pose érotique : les jambes écartées, la femme présente son sexe. Un exemplaire est exposé à Bruxelles MRAH E 8989 en calcaire gris jaunâtre qui daterait de la fin du IIe - début du IIIe siècle. Il s'agit d'Isis-Baubo dans une pose provocante ; aux seins lourds, aux hanches larges ; la taille fine avec un ventre proéminent. Les cheveux sont peignés en arrière et retenus par un bandeau. La coiffure était à la mode vers 200²².

A l'exposition des « Trésors engloutis d'Égypte », on a pu observer l'une de ses statuettes (n° 442 du catalogue, p. 173) retrouvée dans les eaux d'Alexandrie et issue de l'un de ses moules. Nous connaissons par les ostraca inédits découverts récemment dans un fort menant à des carrières entre Coptos et la mer Rouge, que des « cochonnets » étaient officiellement recrutées pour subvenir aux besoins physiques des soldats et des mineurs. Pour 24 ou 88 drachmes, elles fonctionnaient par paire, comme l'indique une quittance datant de 170, du règne de Marc-Aurèle. Les armées circulaient dans tout l'Empire suivies de cohortes de péripatéticiennes. Ne serait-ce pas le cas de notre garnison de Castennec ?

Plus prude est une inscription sur un autel isiaque de Guadix découvert en Espagne dans la région de Cadix, daté du IIe siècle, où Isis est « *protectrice des jeunes filles* », Cet objet est conservé au musée archéologique de Séville : cet autel est proche des deux bases conservées au Vatican dont celle n° 2547 étudiée ci-dessous en rapport avec la position des bras.

Les représentations d'Isis portant les deux mains sur son ventre, sont rares. Elle est plutôt figurée arborant ses objets de culte (sistre, situle). Cependant, cette position se remarque sur une base de colonne retrouvée à Rome présentant Isis, Sérapis et Héraclès

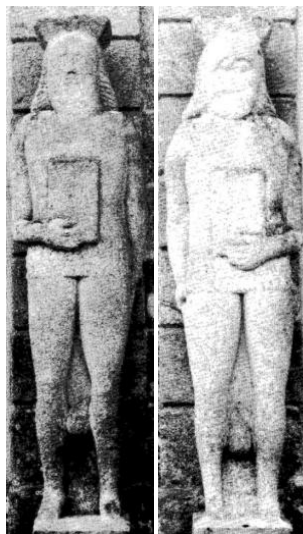
²¹ « Elle était maigre, droite, noire pour son antiquité, nue sinon quelques fragments de linge entassés autour de ses membres et estoit située contre la muraille du côté septentrional au droit où est le crucifix [de] l'église : on l'appelait l'idole de saint-Germain-des-Prés. » description par le libraire Gilles Corrozet (1510-1568), dans Fleur de l'Antiquité, 1530.

BALTRUSAITIS J., La quête Isis : essai sur la légende d'un mythe, Paris ; 1958 p. 74.

²² WILLEMS Harco - CLARYSSE Willy, Les empereurs du Nil, Peeters, Leyde, 2000.

GODDIO Franck – FABRE David, Trésors engloutis d'Égypte, Seuil, Paris, 2007. En plomb, découverte sur le site de Héraklion, d'époque ptolémaïque, haut : 3,2 cm, largeur : 13,6 cm, épaisseur : 1 cm, Musée maritime d'Alexandrie (J 8533, SCA 1033) « la femme semble porter une ceinture autour de la taille »

entourés de joueurs de flûte. Elle est conservée au Musée du Vatican, n° inv. 2547²³ avec une seconde base de colonne du temple d'Isis sur le champ de Mars à Rome.



Les deux hercules, Château du Plessis
(Photos extraites de "La Vénus de Quinipily"
Charles Floquet, éd. Keltia Graphic)

Un culte d'Isis sous sa forme la plus populaire, rapporté par les légionnaires d'Egypte, une statuette de calcaire ou un bronze aurait servi à un sculpteur local de même que **les deux Hercules barbés** ressemblent à des Bès ou à des Sérapis. Le granit breton ressemble de très loin au granite égyptien. Je suis interloquée par le peu d'allusions aux deux colosses qui assurément font triade avec notre Vénus. Qu'ils soient eux aussi des antiquités du site de Castennec ou une « *recréation* » à partir de modèles antiques, ils n'ont pas intéressé la population locale. Peut-être que leur physionomie faisait peur tout simplement.

Leur pose est hiératique, ils portent un mini pagne qui cache leur sexe. Dans leur main, un carré de pierre qui devait figurer un livre ou une page, chacun tenant une main le long du corps de manière à se faire pendant des deux côtés d'une porte et sur les vieux dessins, il y a une inscription en latin que l'on date aussi du XVIIIe siècle et certainement de la même plume que le texte de la Vénus.

Là, aussi, la maigreur des bras est visible. Leur visage et leur coiffure sont différents. Ils portent sur leur chevelure un calathos qui servit de base, de support à un entablement pour soutenir un balcon (?). L'un porte ses cheveux tressés et une énorme barbe du type du sphinx d'Amenemhat III au musée du Caire et le second comporte deux yeux sortant de leur globe au-dessus d'une énorme moustache qui se répand à l'arrière des épaules. Les pieds disjoints, ils sont sur un petit socle avec entre les jambes une pierre ronde qui les fixent à la paroi où on les a adossés lors de leur installation au château du Plessis.

Nous avons plus haut cité la découverte d'un petit bronze figurant Héraclès dans le Finistère, or ce héros est lié à l'époque tardive aux dieux-jeunes comme Harpocrate, aux fils des triades. Il est en rapport avec l'eau fécondante (sources, fleuves, thermes et nymphées)²⁴.

²³ CLERC Gisèle, « Héraclès et les dieux du cercle isiaque », Hommages à Jean Leclant, III, BdE 106, Le Caire, 200, p. 97-137. Fig. 3-6.

²⁴ BOURGEOIS, Divone I Divinités et ex-voto du culte gallo-romain de l'eau, Paris, 1991 et Divone II, Monuments et sanctuaires du culte gallo-romain de l'eau, 1992, p.171-173 [à Deneuvre] et p. 230 [à Glanum].

MOITRIEUX G., Hercules Salutares, Héraclès au sanctuaire de Deneuvre (Meurthe-et-Moselle), Etudes lorraines d'archéologie nationale, Nancy, 1991.

Il est vécu comme apotropaïque et bénéfique. De plus, ce grand voyageur correspond bien à des adorateurs-soldats. Isis et Sérapis aussi à l'ère impériale sont adorés pour leur rôle salutaire et guérisseur.

Or, nous connaissons bien deux sanctuaires en relation avec Héraclès et des sources l'un à Glanum en Narbonnaise et le second à Deneuvre dans les Vosges. Aux deux extrémités de notre pays mais toujours les mêmes éléments qui reviennent et qui se rattachent à notre dossier.

Un musée de l'Hercule²⁵ est installé à Deneuvre qui reproduit le site archéologique qui reste le plus grand sanctuaire des sources connu en Gaule.

Du milieu du IIe siècle date une installation basée sur une source : des canalisations d'abord de bois amenaient l'eau dans trois bassins de bois (vers 100), puis, à la fin du IIe siècle, à l'apogée du site, les trois bassins et les canalisations sont reconstruits en pierre (175-180). Sous Constantin on unit deux bassins par un bâtiment avec un toit bâti sur colonnes. Le site est abandonné à la fin du IVe siècle : vers 375, la première communauté chrétienne boucha les sources, renversa les statues, les mutila en coupant les têtes et en martelant les visages. Le culte consistait à se purifier puis à disposer une offrande à Hercule pour exaucer un vœu. Les ex-voto les plus populaires sont des pièces de monnaie posées sur les statues. Les ronde-bosse portent un creux au sommet de leur tête. On y trouva des verreries originaires d'Egypte et des clochettes. Les plus riches pèlerins faisaient sculpter sur place des stèles montrant le héros sous trois formes :

Hercule debout combat et donc lève sa massue, au-dessus de sa tête avec un air terrifiant.

Hercule au repos, il s'appuie sur sa massue.

Hercule marchant, sa massue est posée sur son épaule.

Trente-cinq spécimens sont exposés mais une centaine fut découverte. Elles étaient situées le long d'une voie processionnelle. La stèle présente un fronton et des volutes dans la partie supérieure. Si la massue et la peau de lion sont les accessoires les plus fréquemment sculptés, on y adjoint une pomme ou un carquois en souvenir d'autres célèbres exploits.

Parfois, on lui ajoute une déesse des sources. Un exemplaire reste surprenant, il est accompagné de Rosemerta, une divinité gauloise en relation avec Mercure. Tous les objets en pierre sont en grès local, de Voltzia.

Le site se localise sur un éperon rocheux à 319 m au-dessus de la Meurthe et un camp romain y fut installé pour surveiller la vallée, un pont permettait de traverser cette rivière. La route est un diverticule menant à plusieurs voies romaines.

Le deuxième site à mettre en parallèle est le célèbre Glanum. Une source guérisseuse est sacrée dès les Glaniques qui occupent l'endroit au IIe siècle avant J.-C. Le site se localise sur une pente inclinée, le calcaire retient l'eau qui sourd. La voie domitienne est peu éloignée de ce lieu. Le dieu Glan et les mères glaniques, des déesses de la fertilité y sont adorés. Hercule et les nymphes les remplacent à l'époque hellénistique où un temple géminé est bâti (30-20 avant J.-C.). Le rite consiste à toucher l'eau. Un escalier hellénistique descend jusqu'aux sources.

Le premier temple est dédié à la déesse de la santé et le second à Hercule, entre les deux se localisent les sources. Le site a été dégagé en 1921.

Un autre élément m'interpelle, **la cuve de granit** qui a dû servir de niche avant d'être couchée pour devenir un réceptacle, aurait tout aussi bien pu être **une cuve jardin**, du type de l'unique exemplaire découvert dans les eaux méditerranéennes: en granit rose de 2 m 05 de

²⁵ www.museehercule.com

long sur 90 cm de large et 63 cm de hauteur, d'époque ptolémaïque découvert dans le temple d'Amon²⁶ de Gereb. On note sa forme incurvée à une extrémité et horizontale de l'autre côté²⁷. La cuve-jardin se localisait dans le saint des saints du temple, derrière deux naos de granit qui y ont été retrouvés. La forme incurvée de l'une des deux extrémités de la cuve, l'autre est horizontale est tout de même un parallèle intrigant.

La cuve-jardin à l'origine comme le rapporte Hérodote ou sur les représentations contenait une statuette d'un Osiris végétant. Le dieu de la végétation et de la résurrection incarnait le retour perpétuel de la nature.

Isis de Castennec protectrice des Bretons

Notre statue, originale ou copie d'un original a bien été une statue de culte. Objet d'un rite des eaux sacrées car curatives. Connue de haute antiquité, il semblerait qu'elle soit celtique et que les Romains l'aient adopté, lui ont érigé un temple à l'intérieur de l'**oppidum de Castennec**. Isis à l'époque impériale a perdu ses caractères égyptiens, le relief du Vatican se rapproche de notre document, c'est sa pose toute hiératique qui reste l'élément majeur à mettre au compte d'une Isis. Cette position est typique et devait être reconnue comme telle dans l'Empire ; le foulard frangé au tit est bien un élément vestimentaire spécifique au contexte isiaque. Sa nudité est un apanage récent et impérial à mettre sur le compte d'un culte plutôt masculin et soldatesque.

La cité de Sulim est connue par la Table de Peutinger qui aurait été rédigée sous l'empereur Théodose (379-395) donc nous avons l'assurance que cette localité existait à cette date soit aux IIIe-IVe siècles et était déjà connue pour son culte des eaux.

Le site n'est pas anodin et nous avons montré des exemples de localisation identique. La présence de voies romaines permettant d'y accéder aisément explique la popularité d'un culte. Les légionnaires voyagent et transportent les dieux, nous avons montré quelques exemples d'objets égyptiens découverts en Bretagne. Il est évident que la taille de cette ronde-bosse explique qu'elle ait survécu à un démembrement et qu'elle était bien colossale pour être vue.

Cependant, **notre premier document écrit ne date que de 1668** et est d'origine monastique, le moine la nomme « Déesse Vénus » c'est par ouï-dire, je ne pense pas qu'il ait inventé cette dénomination. Nous n'avons donc rien entre le IVe et 1668 mais nous sommes en terre bretonnante ce qui est déjà une explication sur ce silence. Pourquoi un document de la deuxième moitié du XVIIe siècle : en 1625, on a découvert la statue de sainte Anne à Auray, il est légitime d'expliquer selon le même ordre d'idées la présence de ce culte populaire.

Les premiers chrétiens l'ont abattue puis, St Gildas s'est installé au désert (538) sur cet éperon rocheux dominant un méandre du Blavet. Un lieu sacré reste un espace sanctifié, il faut le réoccuper. Une chapelle est toujours visible accolée à la montagne dédiée à cet ermite. Mais, c'est dans le prieuré qu'on retrouva la statue, car quand la motte féodale fut en ruines, le seigneur en fit don à l'abbaye de Redon. Au Moyen Age, notre idole devint une sainte, **Notre-Dame-de-la-Couarde**. On peut imaginer que les Normands remontant le Blavet ont détruit le premier prieuré où siégeait la ronde-bosse. La protectrice reçoit un culte populaire qui ne dérange pas les clercs qui profitent des largesses des pèlerins. Mais, la contre-réforme au XVIIe siècle sévit contre les superstitions. D'où les déboires de la statue mais aussi la vitalité de ses dévots, le comte en transférant la statue lui a évité le complet débitage sur ordre

²⁶ A ce propos, Ammon-Zeus, la forme libyenne de l'Amon-Rê pharaonique, celui de l'oracle de Sioua visité par Alexandre le Grand était « à l'origine, un dieu de l'eau, et est toujours resté un dieu de la fécondité » CLERC Gisèle, op. cit. p. 295.

²⁷ Op.cit. : Cat n° 165, p. 293, p. 131.

de l'évêque. En disant qu'elle était en trop mauvais état et qu'il a dû en faire tailler une nouvelle, il a mis fin à la querelle.

Quant aux deux autres colosses, je pense qu'ils formaient une triade avec notre Isis mais les sources sont muettes. Ils ont dû être taillés par le sculpteur de Baud célèbre dans la région, Kergoustin. Ce dernier semble être un « antiquaire » qui taille le granit des menhirs et qui entropose beaucoup d'antiques. L'histoire orale de la région devait conservée en mémoire l'antique culte des eaux. Nous avons dit combien Baud était ornée de fontaines curatives mais aucune sur le modèle unique de Quinipily. Kergoustin retravaille d'antiques statues comme il se les imagine d'après les témoignages des anciens, sur la mémoire orale du site de Castennec, il les met « au goût du jour » avec une inscription latine.

Le temple de Castennec possédait normalement trois statues de culte : une mère, un père et un fils. Les sanctuaires fouillés en Gaule de la Seine-et-Marne à Grand ou à Glanum nous démontrent qu'il n'y a jamais qu'une seule divinité adorée.

L'importance de **la cuve de granit**, qui n'apparaît en toute lumière, qu'avec la volonté du Comte qui semble lui accorder plus d'intérêt qu'à la ronde-bosse insiste sur le culte de l'eau ; il lui faut à tout prix récupérer les deux objets qui de tout temps ont fonctionné en symbiose. Mais, il faut détourner le regard de l'évêque de Vannes d'une idole de pierre ! Ainsi, Isis trôna au milieu d'un jardin et continua de recevoir un culte des paysans sous le nez de l'évêque de Vannes. Et, de nos jours, ce sont les touristes qui s'interrogent toujours...

Laissons nos dernières lignes à une belle plume

« que ce soit une tentative d'un art qui s'éveille ou le fruit pourri d'une civilisation perdue, à quelque culte qu'elle appartienne à quelque Olympe qu'elle descende, par sa légende et ses formes mêmes est-elle autre chose pour nous qu'une des mille manifestations de cette éternelle religion des entrailles de l'homme ? J'entends celle qui se reconstitue partout sous toutes les autres, s'étalant hier, se cachant aujourd'hui, mais qui pas plus que lui ne peut périr, car ce rêve permanent c'est le rêve individuel de son cœur, ce culte-là c'est le culte de son être : l'adoration de la vie dans le principe qui la donne. »... « Plus d'enceinte sacrée, de cérémonies ; d'adorations ; il ne reste d'elle qu'elle seule, c'est-à-dire le Dieu sans la foi, ce qui est peu de chose ou rien du tout. Voilà donc le cadavre de ce qui fut peut-être une religion et qui demeure en définitive de la croyance de plusieurs siècles ! L'idole cependant n'est pas morte sans un rôle qui s'entend encore : sur la chapelle chrétienne élevée à la place où jadis était son temple, son nom réapparaît comme l'outrage d'un souvenir qu'on ne peut se décharger ; cette chapelle est nommée le prieuré de la Couarde. »

Gustave Flaubert, Par les champs et par les grèves, Paris, 1885.

